25me Année N 1492 — BUREAUX : RUE NEUVE, 1 — UN UMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX: RUE NEUVE, 17 — Mardi 6 Mai 1879

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

ROUBAIX 5 MAI 1879

BULLETIN DU JOUR

Il n'y a plus à s'y tromper aujourd'hui. Le ministère subissant l'influence de M. Gambetta et de M. Léon Say, se prononce très-nettement dans le sens libre-échangiste Le ministre du commerce, M. Tirard, malgré les revendications des chambres de commerce, s'est déclaré partisan des traités, et va reprendre avec l'Anglerre les négociations que M. Jules Simon, avait sournoisement entamées lorsque le 16 Mai est venu interrompre son œuvre. Brochant sur le tout, la *République française* trouve que « la cause « dont nous ressentons les effets, » a été précisément aggravée par l'in» certitude que les efforts des agitateurs » protectionnistes, et les hésitations du » pouvoir harcelé par eux, ont fait » naître sur la stabilité de notre régime » commercial ». On ne peut pas plus audacieusement substituer les effets aux causes. Le journal de M. Gambetta est d'ailleurs dans la logique de son programme. L'auteur du fameux « *Qu'ils liquident* » ne pouvait qu'approuver le froid accueil fait par M. Tirard, ce bijoutier en faux que les hasards de la politique ont transformé en ministre, aux délégués de la France industrielle. Il est fort heureux que la fin de non-recevoir signifiée par les pontifes des gauches n'ait pas été accompagnée de rebuffades.

Cette fois, la *République française* veut bien ne pas ressusciter cette fameuse théorie des intérêts des consommateurs sur laquelle M. Pouyer-Quertier s'est encore une fois expliqué, avec le bon sens spirituel et la verve qu'on lui connait. L'intérêt des consommateurs est lié à celui des producteurs par le plus indissoluble des liens, celui du salaire. Otez à l'un le moyen de travailler, vous affamez l'autre. Nous défions qu'on sorte de là.

Mais nous craignons bien que les meilleurs arguments ne se heurtent au parti-pris de nos gouvernants. M. Gambetta a complété sa conversion au libre-échange le jour où il a été admis à déjeuner cher le prince de Galles. Il n'y a rien de tel qu'un démocrate pour sentir les bienfaits d'un tel accueil. C'est en vain que M. Pouyer-Quertier, de sa voix vibrante, jettera, dans le public, cette vérité : « Sans les traités de com» merce, qui étaient dans toute leur » vigueur au lendemain de la guerre, » c'est l'étranger qui aurait payé nos » cinq milliards ! Une loi de douanes » et tout aurait été dit. » Les hommes qui sont au pouvoir sont d'avis que les traités de commerce doivent payer la rançon de l'alliance anglaise. Il faut à tout prix, selon eux, ce dédommagement à la France isolée, tant pis pour l'industrie si elle est appelée a en payer les frais !

Il y à longtemps déjà que nous avions mis nos industriels en eveil. Ils pourraient retrouver dans notre collection nos avertissements rèitérés. Aujourd'hui le doute ne leur est plus permis : devant la Chambre, les ministres dits compétents leur sont hostiles, et en cas de satisfaction donnée aux vœux de la majorité des chambres de commerce, M. Tirard se retirerait plus tôt s'il est possible ! Ce doit être en ce moment le plus cher désir de toute la France industrielle.

M. de Bismark vient de prononcer, à l'avant dernière séance du Reichstag, où venait la discussion en première lecture des projets de loi sur les tarifs de douane un discours qui n'est pas seulement un évènement allemand, mais que l'on considérera à juste titre comme un évènement auquel doit s'intéresser l'Europe, et en particulier la France.

Constatons-le sans plus ample préambule. L'homme qui n'a cessé d'imprimer sa direction particulière et à peu près exclusive aux affaires de l'empire d'Allemagne, M. de Bismarck, est absolument protectionniste. «Nous avons besoin — a-t-il déclaré hier aux membres du Reichtag — *nous avons besoin de droits protecteurs modérés.*

Nous n'avons connu jusqu'ici que le libre-échange, et, bien que ce ne fût pas celui rêvé par les idéalistes, il a soulevé de puissantes oppositions. Il nous faut reconnaitre que *nous sommes devenus un débouché pour l'excès de production de l'étranger et qu'il est nécessaire que nous fermions un peu nos portes.* »

Eh bien ! ce qu'a dit en ces termes M. de Bismarck, se plaçant au point de vue de l'Allemagne, nous pouvons, nous devons évidemment le dire à notre tour, nous plaçant au point de vue français. Oui, nous aussi, nous avons besoin de droits protecteurs modérés; nous aussi, nous sommes devenus un débouché pour l'excès de production de certaines nations étrangères, au premier rang desquelles figure aujourd'hui l'Amérique; et, en présence de la situation fâcheuse, anormale, que constatent tous les documents statistiques, que soulignent douloureusement toutes les misères et toutes les grèves, il est nécessaire que, nous aussi, nous en arrivions à protéger notre industrie nationale.

Dans le discours de M. de Bismark, on trouve l'intéressante déclaration qui suit : «Nous voulons que les ressources nécessaires soient obtenues de la façon qui allègera le plus le fardeau de l'impôt. Nous croyons que pour cela *les contributions indirectes sont le meilleur procédé.*»

Le grand chancelier allemand a ajouté :

«Dans les traités de commerce, la question qui se pose est toujours celle-ci : « *Qui des deux nuira à l'autre ?* » Et c'est une question à laquelle on ne peut répondre qu'après une série d'années. Si la protection devait ruiner un pays, la France aurait été ruinée depuis longtemps. La Russie prospère également, grâce à la protection, tandis que les pays ouverts vont à reculons. Je n'en excepte pas l'Angleterre elle-même, qui en arrive, elle aussi, au protectionisme. Depuisque nous l'avons fait, nous allons en nous affaiblissant. »

UNE LEÇON DE PATRIOTISME

La *République française* qui n'a pas cessé d'être l'organe de M. Gambetta disait, il y'a trois jours que le prince de Battenberg serait un patriote bulgare d'autant plus ardent et dévoué qu'il était étranger à la nationalité qu'il est appelé à gouverner.

En s'exprimant ainsi sur le compte du prince Alexandre, la *République française* pensait faire une apologie indirecte de M. Gambetta qui, à l'en croire, serait d'autant plus dévoué aux intérêts de la France, qu'il est lui-même italien.

Cette théorie surprenante a une conclusion parfaitement logique quelque étrange qu'elle puisse paraître, au premier abord, c'est qu'on a d'autant moins de patriotisme qu'on est né Français et qu'on est plus attaché aux souvenirs et aux traditions de la France.

La *Petite République française*, qui est une doublure de la grande, disait, avant-hier, dans un article intitulé : *Les Prussiens du jour* :

« Les cléricaux forment une armée, comme les Prussiens.

» Les Prussiens n'occupaient qu'une partie de notre territoire, les cléricaux l'envahissent entièrement.

» Les Prussiens présentaient leur poitrine à nos coups, les cléricaux se dérobent dans l'ombre.

» Les Prussiens avaient la poudre et le fusil, les cléricaux ont la parole et le mensonge.

» Les cléricaux sont les ennemis, les PIRES ENNEMIS de la France, les pires ennemis de la loi. Ils conspirent contre nous et nous assassinent.

» Malgré nous, nous ne nous sommes pas assez longtemps battus contre les Prussiens, mais nous nous battrons assez longtemps contre les cléricaux pour ne leur point laisser un atome de notre Etat républicain. »

Le type le plus parfait du patriotisme français est donc M. Gambetta.

C'est sur lui que les générations futures devront se modeler, en même temps qu'elles devront éviter avec horreur de se conformer aux exemples des « cléricaux, » qui sont les pires ennemis de la France.

Qu'a donc fait M. Gambetta, qu'ont fait les « cléricaux » pour mériter l'un cette apothéose, les autres cette exécration ?

Que devront faire, que devront éviter à l'avenir les Français jaloux de déployer leur patriotisme ?

Les faits se chargent de les instruire sur ce point.

M. Gambetta, au moment où le pays était en danger, s'est mis de lui-même, sans mandat de personne, en possession de la dictature politique et militaire. Pour s'y maintenir, il a supprimé le suffrage universel, dissout les conseils généraux, remplacé les conseils municipaux par des commissions, donné des pouvoirs dictatoriaux et des places bien rétribuées à ses créatures. M. Gambetta s'est attribué le traitement d'un ministre de l'empire.

Pendant que nos soldats mouraient de froid et de misère dans les cantonnements où l'imbécilité du gouvernement les avait établis, on voyait passer dans les rues de Tours et de Bordeaux, couvert de chaudes fourrures, dans une calèche traînée par de magnifiques chevaux noirs, cet avocat italien qui, peu de mois auparavant, se logeait encore dans un garni.

Pendant que nos armées, victimes des combinaisons ineptes de l'homme qui prenait Saint-Denis pour Longjumeau, étaient battus, écrasées, réduites à se réfugier sur le territoire étranger, M. Gambetta que le bruit lointain du canon avait fait fuir à l'autre bout de la France, M. Gambetta S'AMUSAIT.

Ce patriote génois trouvait la situation plaisante ; il riait ; Il télégraphiait à ses collègues :

» CIGARES EXQUIS.

» SOYEZ GAIS *et de bonne composition !*

Il habite aujourd'hui de somptueux palais : le luxe d'un Morny paraît insuffisant au fils d'un épicier ; des légions d'ouvriers sont occupés à embellir pour lui le palais de la présidence ; il a un cuisinier qu'on prétend être aux gages de 14,000 francs ; on va dépenser, dit-on, 40,000 francs pour sa salle de bain seule.

VOILA LE PATRIOTISME !

Quant aux «cléricaux», ces pires ennemis de la France, voici les exemples exécrables qu'ils ont donnés au pays.

On les a vus en 1870 courir s'enrôler dans nos armées, supporter les souffrances d'une guerre rendue plus horrible encore par l'impéritie de la dictature républicaine, combattre l'ennemi et verser leur sang sur les champs de bataille.

Nous pourrions remplir nos colonnes du nom de tous ces « cléricaux » qui ont été tués pendant que le grand patriote génois jouissait voluptueusement des douceurs d'une situation qui dépassait ses rêves les plus ambitieux.

On avait besoin des « cléricaux » à cette époque; on ne dénonçait pas aux passions démagogiques les soldats de Charrette, les volontaires de Cathelineau ou de Keller comme les pires ennemis de la France, comme n'ayant pour but que de l'assassiner. On se gardait bien d'insulter les prêtres, les religieux, les frères de la doctrine chrétienne qui remplissaient alors les ambulances, et accompagnaient nos troupes jusque sous le feu de l'ennemi.

C'étaient cependant de *mauvais Français*, des gens qu'il fallait *extirper* au plus vite. Imbéciles qui n'avaient pas compris que le patriotisme c'est l'art de tromper les simples et d'arriver *par les moyens détournés*, à s'assurer sans peine et sans travail, les satisfactions du pouvoir et les jouissances de la richesse !

De pareils niais sont évidemment de mauvais patriotes.

On ne les verrait pas se gorger s'ils étaient au pouvoir.

Quel exemple dangereux ne donneraient-ils pas !

Il faut se hâter de les persécuter, de les mettre hors la loi, de les extirper; ce sont bien en effet les pires ennemis des patriotes étrangers qui nous exploitent sous le prétexte de nous relever.

A la porte les cléricaux ! Ils sont bons tout au plus à fournir de la chair à canon et encore se battent-ils avec trop de courage ! Ne court-on pas avec eux le danger de quelque grande défaillance comme celle de Bouvines !

Les victoires de l'Allemagne ont fait une trop belle situation aux patriotes étrangers qui nous gouvernent. Qu'on ne leur parle plus de ceux qui se préoccupent avant tout de l'honneur et des traditions de la France; ce sont des trouble-fêtes, dont il faut se débarrasser au plus vite.

Vive la Suisse! vive la Prusse! vive l'Angleterre ! vive l'Italie ! A bas les Français d'origine ; qu'ils s'effacent derrière les *vrais* Français qui sont les étrangers !

Telle est aujourd'hui, dans l'école républicaine, la formule du patriotisme.

J. BOURGEOIS.

La situation en Russie

On lit dans une correspondance de Berlin, publiée par le *Standard* :

» Les nouvelles qui nous arrivent de Saint-Pétersbourg, nous dépeignent cette ville comme étant morne et sombre ; les rues sont désertes. Si plus de trois personnes s'avisent de se promener ensemble, elles courent risque d'être arrêtées. Les troupes sont considérables dans les casernes, prêtes à marcher au premier signal ; les patrouilles circulent nombreuses ; les généraux et les fonctionnaires, sortant en voiture, sont accompagnés par une escorte de cavalerie. Les affaires sont absolument inertes.

» Les arrestations continuent et ne se bornent nullement à des étudiants et à des jeunes gens. Parmi les personnes arrêtées se trouve le sénateur Stasof, qui a figuré comme défenseur dans un récent procès de nihiliste, M. Pyttin, un des directeurs de la Banque impériale, le professeur Fannireyn, Mme Philosapoff, femme du premier procureur militaire, des parents de Schulz et Dreutein, les deux chefs de la police secrète, un grand nombre d'officiers et d'autres personnes d'un rang élevé et dans une belle situation sociale. »

Mort d'un évêque

Nous apprenons une nouvelle qui aura un retentissement douloureux dans toute l'Eglise de France. Mgr Berteaud, l'ancien évêque de Tulle, le grand évêque de Tulle, comme avaient coutume de l'appeler tant de catholiques, vient de mourir au château de la Morguie, où il s'était retiré en ces derniers temps pour y goûter le repos nécessité par l'état de sa santé.

On sait que, depuis plusieurs mois, Mgr Berteaud avait résigné ses fonctions épiscopales, l'administration d'un diocèse lui étant devenue impossible à cause de son grand âge. Mais il avait conservé et il a gardé jusqu'au bout cette merveilleuse intelligence dont il a laissé tant de beaux souvenirs, partout où s'est fait entendre sa voix si éloquente, si nourrie de doctrine, si pleine d'onction.

INFORMATIONS

On apprend au *Français* que M. le ministre de l'instruction publique vient de renvoyer au conseil d'Etat les pièces relatives aux recours formes par un certain nombre de Frères des écoles chrétiennes contre les arrêtés de plusieurs préfets. On se rappelle à cette occasion la demande d'interpellation adressée par M. Chesnelong à M. Jules Ferry et renvoyée à plusieurs mois.

La proclamation que M. le député Albert Grévy, en prenant possession du gouvernement général de l'Algérie, vient d'adresser aux habitants de la colonie, justifie une fois de plus que le style c'est l'homme. On y rencontre un certain nombre de vérités incontestables que M. Prudhomme n'aurait pas reniées. « *Le gouvernement général* SERA DANS MA PERSONNE, a-t-il dit, ESSENTIELLEMENT CIVIL. » N'est-ce pas une variante du fameux : « En vous voyant sous l'habit militaire, j'ai reconnu que vous étiez soldat ! »

C'est une opinion généralement reçue que les partis sont ingrats, et qu'ils oublient vite les services qui leur ont été rendus. De cette vérité, le *Rappel* nous fournit ce matin une preuve nouvelle. On sait ce que, depuis sept ans, le centre gauche à fait pour la République, et les éloges qu'il n'a cessé de recevoir de ces alliés plus avancés, tant que ceux-ci n'ont pas cru pouvoir se passer de son concours. Aujourd'hui que les radicaux se croient au haut de la côte, voici comment ils traitent ces « chevaux de renforts » : « Il est visible, dit le *Rappel*, au contraire, que les hommes du centre gauche poussent l'illusion jusqu'à croire que leur moment arrive. L'erreur est étrange: *s'il est une opinion nulle en France, c'est la leur.* Ils sont un peu plus d'une demi douzaine à la Chambre, une dizaine peut-être au Sénat, et, toutes les fois que leur programme a été porté à la tribune, il a été accueilli par un silence glacial. Dans le pays électoral, leur opinion est à peu près inconnue. Il y a en France des cléricaux, des légitimistes, des bonapartistes, mais les démocrates réactionnaires, les républicains restés monarchistes par toutes leur idées, *sont est anolistes intellectuelles tout à fait rares.* »

On écrit de Rome, 4 mai, 11 h. du matin.

« Ce matin les pélérins ont été admis à la messe de Sa Sainteté. Le Pape a daigné communier de sa main tous les laïques qui y assistaient.

» En sortant il a béni de nouveau la France, et il a manifesté aux directeurs du pélérinage sa satisfaction en même temps qu'il leur donnait ses paternels encouragements.

On lit dans la *Révolution française* :

« Le citoyen Pierre Bouchard mourut en exil, à Londres, le 15 mars dernier, et le *Révolution française*, dans son numéro du 30 mars, consacra un long article à la mémoire de ce vaillant proscrit.

» Le gouvernement qui nous lit avec un soin si minutieux, — nous nous en sommes souvent aperçu, — le gouvernement n'ignorait certainement rien de tout cela.

» Il aurait donc pu s'épargner le ridicule d'amnistier un cadavre.

» Nous apprenons, en effet, que le commandant de fédérés, Pierre Bouchart, mort le 16 mars, a été gracié par décret du 8 avril.

» La clémence du gouvernement devient » trop large. »

En tout cas, elle n'est pas habile. Il est vrai que si elle ne s'était jamais exercée que sur ceux-là, les communards nous coûteraient trois cent mille francs de moins, sans compter le danger pour Paris du séjour des citoyens dont on a vu les exploits en 1871.

Causerie Parisienne

Avez-vous remarqué combien Paris était triste cette semaine? C'est que Paris était veuf de presque tous ses grands hommes. M. Gambetta visitait le Midi pendant qu'on réparait son pa ais; M. Jules Ferry parlait à Epinal dans un banque d'où il est sorti avec de fortes enluminures. M. Lepère se promenait à Auxerre en voiture découverte, montré au public par la famille Gallot faisant l'office des cornacs. M. Albert Grévy arrosait en Algérie les bastingages de sa corvette, frétée exprès pour résister à de pareils coups de mer.

Enfin M. Goblet, dit *Timbales*, était allé dans je ne sais quelles fêtes de province escamoter des jésuites en public. A l'aide de procédés magiques sans doute, l'éminent sous-secrétaire d'Etat découvrait que les jésuites n'étaient pas français et qu'il n'y avait que quatre hommes sérieusement français en France: M. Gambetta, qui est Génois; M. Waddington, qui est Anglais; M. Spuller, qui est Allemand et lui Goblet, qui est peut-être Suisse.

Comment voulez-vous avec cela que la vie parisienne reprenne ? Nos gouvernants sont trop occupés pour donner des fêtes. D'ailleurs ils préfèrent les fêtes intimes aux fêtes publiques. Demandez au ministère de l'intérieur.

Comme le dit dans l'*Union*, avec sa plume si élégante et son esprit si fin M. Mayol de Lupé, la France est toute au colloque engagé entre l'interné Blanqui et le président Grévy, et tout se borne à savoir qui triomphera de Clairvaux ou de l'Elysée. Il n'y a plus que les prisonniers qui aient sujet de danser !

Pourtant, malgré l'absence de tant de hauts personnages, un grand événement parisien s'est passé. Cette semaine a vu le souper de la centième de l'*Assommoir*, donné à l'Elysée (l'Elysée-Montmartre) avec ses convives habillés en maçons, en zingueurs, en croque-morts, en vidangeurs (il y avait un vidangeur !) et en blanchisseuses. Etrange agrément !

Il est vrai que le débarquement a été plus gai. Deux juifs envoyés de Paris sont venus, au nom de la population civile d'Algérie, offrir le *salam* au nouveau gouverneur. Cela fait, Monsieur Frère du roi a passé la revue de l'armée. Il s'est montré assez content de la formalité, quoiqué l'armée n'ait pas pu porter les armes, attendu qu'elle avait les deux mains occupées à se tenir les côtes de rire.

On raconte que sur un comptoir en zinc, en vrai zinc, le vin était servi dans des brocs d'étain par les *employés* de Brébant déguisés (!!!!) en garçons marchands de vin. Le vin seul n'était pas naturel. Il venait de Bordeaux.

Tout cela est charmant et d'un goût exquis. Il faut surtout louer le vidangeur, très-réaliste, parait-il, et qui, de peur qu'on ne le vit pas assez, s'éclairait de temps à autre avec des morceaux de magnésium. L'apothéose du vidangeur ! Cela peint notre époque !

Un des soupeurs était coiffé avec des accroche-cœurs noués de faveurs roses. On a cru au premier moment que c'était M. Duhamel, mais on a reconnu peu après le dessinateur Chicot.

On a de bonnes nouvelles de l'arrivée de S. A. Albert Grevy en Algérie, Monsieur, Frère du roi, a été très secoué par cette mécréante de Méditerranée. Pâle, mélancolique, il s'est appuyé tout le temps sur les bastingages, plongeant ses longs cheveux dans la cuvette que lui tendaient les mousses zélés. A chaque hoquet il disait : « C'est donc ça, la mer? Je ne veux plus revenir à Paris que par terre. Qu'on jette un pont. » Bref, Monsieur Frère du roi a eu la nausée. Qu'on se rassure, du reste, il va la donner à l'Algérie.

Heureusement que, pour sauver Marianne, qui se noie, M. Dufaure fonde un journal destiné à défendre les doctrines du centre gauche. Le centre gauche n'ayant jamais eu d'autre doctrine que l'art d'attraper des ministères en sautant alternativement pour le roi et la Ligue, on voit d'ici le journal où le vieux sanglier de la Charente va mettre son nez. Ce ne sera pas une feuille, ce sera un portefeuille. Quant aux lecteurs, va-t'en voir s'ils viennent ! Il n'y

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* du 6 mai 1879.

— 44 —

IMMOLATION

PAR
Mme EVANGÉLINE D'ORR

SECONDE PARTIE

Mauvaise mère ! Rose bondit... Ce n'es plus la femme, c'est la mère qui est frappée. Elle se précipite vers le lit de son enfant... Mauvaise mère ! Le mot comme un fer rouge l'a pénétrée jusqu'au cœur ; une passion presque sauvage crie dans ses entrailles contre cette atroce calomnie !...elle est à terre, elle est sur ses genoux, auprès de ce petit enfant qui est son enfant, son sang, son lait, sa chair, sa vie. Elle est là, palpitante, le dévorant de baisers, de regards, lui adressant des mots inarticulés, inconnus... La tendresse trop longtemps comprimée, déborde, elle l'appelle, elle le secoue, elle veut voir ses yeux, elle le veut vivant... Hélas ! le petit Louis fait entendre de faibles gémissements. Il semble à l'oreille de la femme desespérée que les plaintes du pauvre ange disent aussi : Mauvaise mère ! Elle se releve l'œil égaré ; elle ne voit plus rien que son fils qui meurt et la *tentation*, le spectre hideux qui s'assied au chevet de toutes les misères et de toutes les détresses pour dire à l'âme en peril : Vends-toi ! j'ai de l'or pour payer ta faim, pour te faire des loisirs, pour parer ta beauté ou pour racheter ton enfant.

Reproduction interdite aux journaux n'ayan pas de traité avec la Société des gens de lettres

Les yeux de Rose sont secs, sa pensee est aussi desséchée par le désespoir :

— Qu'est-ce que tu es pour tant hésiter, lui murmure tout bas l'impitoyable tentateur ? Ton âme sera-t-elle avilie parce que tu auras sauvé ton fils en livrant ton corps? Qui le saura d'ailleurs ? Tant de femmes passent tous les jours droites et fières, écrasant de mépris celles qui n'ont pas leur luxe infâme acquis dans le désordre, sans que la société leur en demande compte? Et que t'importe après tout l'opinion du du monde? Qu'a-t-il fait pour toi pauvre et vertueuse enfant? Tu as sacrifié ta jennese, perdu ta beauté, tu vas voir mourir ton fils Tu resteras seule pendant une longue vie travaillant douze heures afin de gagner du pain sec pour ton repas et de la paille pour ton lit..... Viens ! je suis la joie, le luxe, le plaisir, je suis la richesse, le seul Dieu du jour.

Rose est comme hébétée. Voilà cinquante-huit heures qu'elle vit avec de l'eau. Le sang lui bourdonne dans la tête, lui bat aux tempes, ses idées sont troublées comme son regard. Elle est toujours devant le berceau, elle voit la courte respiration du petit enfant, il lui semble, chaque fois que sa petite poitrine se soulève, que c'est pour la dernière fois et que le soupir qui s'achève va être suivi de l'immobilité. Elle presse son sein comme pour en faire sortir le lait qu'elle a perdu... elle n'en peut pas même arracher du sang. Le délire revient : Livre-toi, — dit-il à la pauvre femme, dont la souffrance physique a éteint la conscience, — tu feras un acte sublime et les poètes te chanteront. N'ayant à vendre pour ton fils ni beaux cheveux, ni belles dents, sacrifie-lui le *reste*. Le reste, c'est la vertu. — Qui auras jamais aimé le fruit de ses entrailles comme toi, qu'on appelle mauvaise mère, toi qui l'auras aimé jusqu'au crime. Pourvu que ce ne soit point le vice qui te conduise à l'ignominie et à l'opprobre, mais l'amour, tu seras exaltée par nos plumes les plus éloquentes, défendue dans de chaleureux plaidoyers, les femmes verseront des larmes sur ta chute, larmes si tendres que ta faute en sera lavée.

Un cri rauque sort de la poitrine de Rose, elle cache ses yeux qui ont des lueurs sanglantes, elle se dirige vers Guy heletante et comme ivre... il s'avance... il la touche...

O vous, riches et mondains, qui à l'heure du mystère et de l'ombre êtes montés dans des mansardes où des femmes jeunes, belles et jusque-là vertueuses, pleuraient parce qu'elles étaient sans argent pour leur loyer sans pain pour leurs enfants; dites, quand vous fîtes briller à leurs yeux des poignées d'or, que devint leur vertu ? Un peu de travail les eût sauvées de la misère et de la honte... mais vous avez de l'or pour vos plaisirs, vous n'en avez pas pour l'aumône.

L'aumône, voilà le remède à la plaie sociale que M. Victor Hugo a développée dans la première partie des *Misérables*. Elle sauve non-seulement le corps de la souffrance et de la faim, mais elle préserve l'âme de toute souillure. Si Fantine était allée trouver une sœur de charité et lui conter sa détresse, la sœur de charité l'eût secourue. Nous en dirons autant de Rose que sa jeunesse, sa timidité et son inexpérience de Paris empêchèrent d'avoir recours à cette voie certaine de salut.

Dès que Guy l'eût approchée, l'âme de Rose s'éveilla. D'un bond la malheureuse femme fut à dix pas.

— Jamais ! jamais, crie-t-elle, répondant à son effroi; je viens d'être folle...Mon Dieu ayez pitié de moi... La vie ne s'achète pas par l'honneur... une chrètienne peut voir mourir son fils. Quel compte terrible cet enfant devenu homme aurait à demander à sa mère coupable ? Que lui importeraient mon repentir, mon expiation, mes larmes, quand à chaque instant il verrait traîner dans la boue son nom et son honneur ? Nous ne pourrions plus l'un et l'autre nous regarder en face. Le fils d'une prostituée!.... Qui effacerait de sa vie cette tache indélébile ? Avec quoi rend-on l'honneur ?...

Les sanglots étouffaient la voix de Rose, elle courut se jeter aux pieds de son crucifix:

— Oh! mon Dieu, dit-elle avec passion, m'aviez-vous abandonnée ou ai-je pu vous oublier? Ai-je réellement mis en balance, la vie mortelle de cet ange qui va retourner au ciel et mon âme qui a coûté tout le sang de Jésus-Christ?...

Les regrets de la pauvre femme, ses inquiétudes d'avoir involontairement péché, — car sa faiblesse physique seule avait prêté des armes à la tentation, — lui causèrent une nouvelle défaillance dont Guy eut grand'peine à la faire revenir. Il commençait à se demander sérieusement si Rose avait mérité tous les mépris dont il l'avait accablée, ou si Benoit n'était pas un misérable calomniateur? Il résolut, pour s'assurer de la vérité, de faire une dernière tentative auprès de Rose qu'il avait assise sur une chaise; — Insensée, lui dit-il, tu sacrifies à un vain point d'honneur humain ce que tu as de plus cher au monde, la vie de ton enfant. Regarde, le pauvre petit va mourir faute de soins et de secours, il va mourir de faim et tu resteras seule. La vie est longue, ma pauvre Rose, pour se répéter tous les jours qu'on a tué son enfant. Tu verras à chaque instant des petits garçons de l'âge de Louis, tu croiras reconnaître ton fils, ton cœur battra, tes bras s'ouvriront... mais Louis sera dans le cimetière, et c'est toi qui auras creusé son tombeau! Viens, pauvre folle, il en est temps encore, viens chez moi, un peu de lait va rendre la vie à l'enfant qui se meurt, et demain une bonne nourrice...

Rose se leva, blanche comme une morte, le regard au ciel où étaient maintenant et à jamais fixées ses pensées :

— Pas un mot de plus, dit-elle avec une émotion profonde, mais sans tremblement dans la voix, la vie de mon enfant va s'éteindre, sa bouche ne répondra plue à mes caresses, ses yeux ne me souriront plus, Dieu me retire ce qu'il m'avait donné... Que sa volonté soit bénie! j'aime mieux cette souffrance, ce martyre que la Providence elle-même m'a choisi, à la longue vie de mon fils rachetée par la souillure et par le crime.

Rose semblait transfigurée. La chrétienne avait dompté la femme et la mère; le triomphe ait complet.

Guy fut profondément touché de cette beauté morale; malgré sa dépravation une corde sensible vibra dans sa conscience. Il compara dans son esprit les femmes qu'il avait cennues, si légères dans leurs propos, si misérables dans leur conduite; elles à qui tout souriait dans la vie et qui n'auraient eu aucun effort à faire pour demeurer vertueuses, et cette créature abandonnée, manquant de pain pour elle, de lait pour son enfant, mais qui, appuyée sur la foi et sur Dieu seul, se tenait debout pour mourir et pour voir mourir son fils.

Rose était comme perdue dane une extase religieuse. Guy ne voulait plus ou n'osait plus l'approcher. Cette noble femme devenait sacrée pour lui. elle lui avait donné une léçon de vertu. Pour la première fois il songea peut-être que Dieu existe, car un principe humain tout seul n'aurait pas donné à Rose la force et la majesté qu'ellle apportait à l'accomplissement de ses devoirs.

Il posa sur la table une bourse qui renfermait de l'or et quitta la chambre sans bruit.

Disons, pour n'y plus revenir, qu'à partir de ce jour, Guy eut une toute autre conduite à l'égard des femmes ; il respecta les mères, il fit l'aumône aux petits enfants. Plus tard, marié lui-même, il vit la vertu de si près qu'il sentit la foi renaître dans son âme, — c'est le premier pas vers l'amour. — Le jour où son fils aîné qu'il avait appelé Louis, fit sa première communion, Guy s'agenouilla à ses côtés à la sainte table ; il comprenait alors la force de Rose et son immolation.

A suivre